

DEMOGRAPHIE ET MIGRATIONS
DANS L'EST DU GABON.

ORSTOM Fonds Documentaire

N° : 22981

Cote : B

Louis PERROIS
Office de la Recherche
Scientifique et Technique
Outre-Mer .

Avril 1966 .

ORSTOM Fonds Documentaire

N° :

Cote :

L'Ogooué Ivindo constitue au Gabon la région la plus éloignée de la capitale, Libreville. C'est un pays vide d'hommes (0,85 h/km²), à peine peuplé le long de ses trois axes routiers car Makokou attire la population active au détriment des centres secondaires, Boué et Mékambo.

Si l'Ogooué Ivindo paraît aujourd'hui en stagnation, prélude au bond économique qui se prépare grâce aux énormes gisements de fer de Belinga sur l'Ivindo, il n'en a pas toujours été de même. Toute la région est du Gabon a constitué un lieu de passage pour les nombreuses migrations qui ont agité l'Afrique Centrale depuis des siècles. La mise en place des ethnies actuellement connues remonte au XIX^e siècle mais ces mouvements, causés par les guerres tribales, remontent à une époque qui échappe à nos investigations du fait des limites humaines de la mémoire. En effet ces déplacements, ces contacts, ces guerres, ces alliances, tout nous est connu grâce à la seule tradition orale.

Le problème majeur du Gabon et, en particulier, de l'Ogooué Ivindo est d'ordre démographique. Or il est clair que la prolifération des ethnies au Gabon (plus de quarante) a été paradoxalement une des causes de la stagnation de la population globale. Les luttes tribales anciennes, et du fait même, les migrations, ont affaibli considérablement les peuples gabonais.

Seuls deux d'entre eux, les Faf et les Bapounou ont réussi, par leur vigueur au combat et leur tenacité, à conser-

ver leur tenu. Les mouvements de regroupements des ayong et le développement de la religion syncrétique bwiti ont été des réponses positives aux crises successives qui ont secoué les Fañ depuis 1900 (I).

Aussi la compréhension de la situation actuelle s'éclaire-t-elle d'un jour nouveau par l'étude des migrations anciennes.

I. - LA SITUATION DEMOGRAPHIQUE ET SOCIALE DE L'EST
DU GABON.

L'est du Gabon est dans une situation démographique précaire. Quand on traverse la région on s'en rend compte par la pauvreté et la petitesse des villages, le nombre restreint des enfants, la rareté des routes et mille autres détails qui trahissent une stagnation générale.

Cette impression est confirmée par les données du recensement de 1960-61 fait par le Service National de la Statistique du Ministère d'Etat chargé de l'Economie Nationale, du Plan et des Mines de la République Gabonaise.

Evolution de la Population

Le Gabon comptait en 1960, 449 000 habitants et la région de l'Ogooué Ivindo 36 000 soit 8 % de l'ensemble. A l'échelon régional l'évolution de la population se traduit par les chiffres suivants (sur 10 ans, en milliers d'habitants) :

1951	:	1958	:	1959	:	1960	:	1962
35	:	36	:	37	:	36	:	36

(I) Balandier, G., "Sociologie actuelle de l'Afrique Noire", 2e éd. PUF, Paris, 1963.

A quelques variations près le volume de la population globale n'a pas varié. Si on considère les chiffres d'un district particulier par exemple Mékambo on voit la même régularité :

1937	:	1944	:	1950	:	1951	:	1955	:	1959	/	1961
9625	:	9500	:	9570	:	9960	:	9900	:	10 000	?	9143

On a une certaine progression, suivie, lors du recensement de 1961 d'une rechute de 900 habitants. En fait il faut considérer la différence des techniques d'enquête employées il ya trente ans (tournée en tipoye et relevé fragmentaire) et celles utilisées aujourd'hui (questionnaires imprimés, équipe d'enquêteurs rapidité d'exécution) qui diminuent sensiblement les risques d'erreur.

Mékambo a toujours compté, depuis les années 30, à peu près 9 000 à 9 200 habitants. On a peut-être un peu forcé les chiffres dans les rapports administratifs anciens à cause d'une certaine concurrence inter régionale, mais le recensement de 1961 a remis les choses en ordre.

Quoi qu'il en soit cette régularité que d'aucuns nommeront stagnation ne fait aucun doute. Elle est due à une natalité insuffisante d'autant plus notable que la mortalité infantile, et c'est à remarquer, est relativement faible pour le pays.

En effet cela ressort nettement des chiffres suivants : Chez les Bakota il ya 28,23 % d'enfants par rapport à la population totale. Quelques chiffres précisent ce fait :

Taux de fécondité : I, 79

Taux de stérilité chez les femmes réglées 37,6 %

Taux de stérilité chez toutes les femmes : 26,55 %
Capacité génitale : 3,036
Mortalité infantile : 23 %
Nombre de grossesse (1956) : 1 104
Décès de 0 à 1 an : 174
Décès de 1 à 8 ans : 87

Densité démographique et axes de peuplement

(voir les figures 1 et 2)

La densité générale de l'Ogooué Ivindo est de 0,85 h/km². La superficie de la région est de 46 075 km² soit un peu plus de 17,3 % du pays.

La densité générale du Gabon est de 1,7 h/km². On a donc là une des régions les moins peuplées du pays (la seule densité inférieure est celle du district de Medouneu 0,2 h/km²).

Dans les districts on a :

BOOUE	: 0,5 h/km ²
MAKOKOU	: 0,8 h/km ²
MEKAMBO	: 0,9 h/km ²

Booué est défavorisé à cause de sa position excentrique. Poste commodément accessible par l'Ogooué, Booué a été Chef-lieu du district jusqu'en 1952. Puis la route ayant été construite vers l'intérieur, à 30 km de l'Ogooué, le poste s'est trouvé isolé au fond d'un cul-de-sac.

Le trafic des marchandises et la circulation des personnes ont abandonné la pinasse, pour le camion : peu à peu, l'importance de ^{Poste} Booué, site privilégié sur la rivière, s'est perdue au profit d'un autre centre, Makokou, carrefour de l'Ogooué-Ivindo (le fleuve Ivindo conduit vers le nord à Belinga.

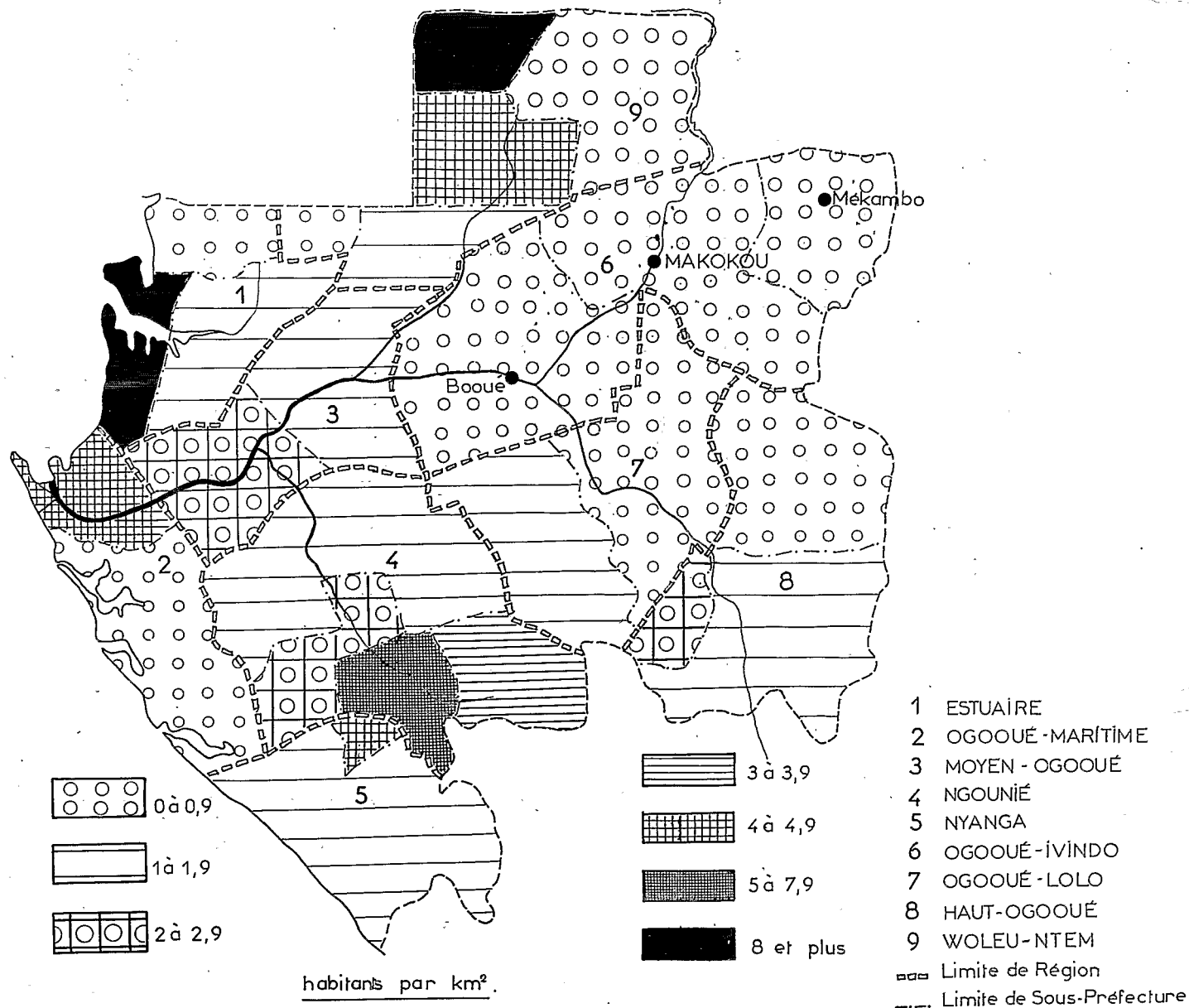
Figure 1.

DENSITE DE
POPULATION
PAR
DISTRICT

d'après

"Recensement
de la popula-
tion, 1960".

Service Natio-
nal de la
Statistique,
Libreville,
GABON



et Mvadi ; la route du canton Boueni va vers Okondja au sud-est ; la route de Mékambo conduit au Congo vers Etoumbi et vers Souanké). La faible densité de la région de Boué (celle-ci a toujours été faible semble-t-il et seul le fait d'en faire un Chef-lieu aurait pu à la longue attirer des populations, mais nous avons vu qu'il en a été autrement) peut s'expliquer par sa position même de carrefour fluvial, exposé à toutes les attaques et point de passage des tribus en mouvement vers le sud-ouest.

Mékambo qui paraît aujourd'hui le district de bout du monde, est paradoxalement le plus dense. Le tracé des migrations, qui nous le verrons, suit l'Ivindo pour lancer quelques pointes vers la Djaddié, constitue un élément d'explication de ce fait : Mékambo est une position de refuge, à l'écart de la grande voie de passage qu'est le fleuve.

Cette densité très faible traduit un pays absolument désert parcouru par 4 axes de peuplement. C'est ici le domaine de la grande forêt vierge, paradis des zoologistes et des entomologistes. Le tracé de la route, en Y avec un carrefour à Makokou, détermine les Zones de peuplement. Le long de l'Ivindo s'échelonnent également des villages.

La densité démographique ancienne ne devait pas être sensiblement différente mais le peuplement se répartissait autrement : chaque rivière, Ivindo, Nouna, Djouah, Djaddié, Liboumba, Mouniangui, Myoung, Dilo constituait un axe de circulation et les villages étaient établis sur leur rives ; dès 1930 tous ces emplacements ont été abandonnés, sous la pression des autorités coloniales, au profit de la route, ainsi l'administrateur pouvait parcourir facilement son district, procéder

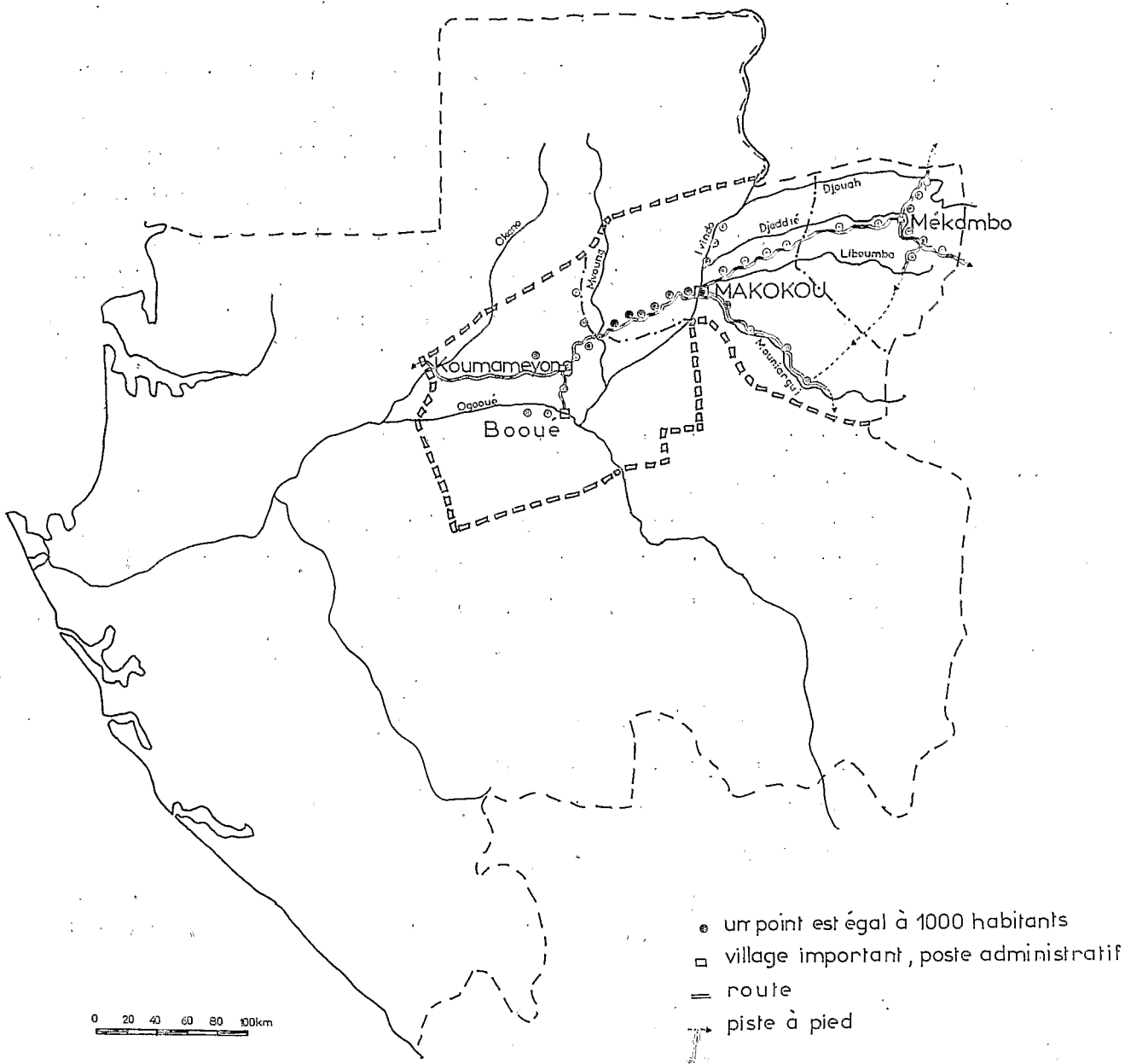


Figure 2 .

REPARTITION PAR POINTS DE LA POPULATION
DANS L'OGOUE-IVINDO.

d'après " Recensement ... " ,ibid.

plus efficacement à la mise en valeur du pays et relever l'impôt plus exactement mais le Gabon n'a pas reçu lors de cette période l'infrastructure routière qui lui aurait permis un développement rapide et véritable. Certaines pistes, autrefois très fréquentées (Minvoul - Mvadi - Mékambo ; Makokou - Okondja par exemple), et très utiles, car elles faisaient communiquer les grandes régions entre elles (Woleu-Ntem et Ivindo ; Ivindo et Haut Ogooué) n'ont pas été élargies pour les véhicules et finalement ont été abandonnées par les populations elles-mêmes.

Du coup l'Ogooué-Ivindo se trouve isolé : pour aller de Mékambo à Oyem il faut passer par Lalara (détour de plus de 200 km), pour aller à Okondja (qui se trouve à 250 km de Makokou, il faut faire plus de 2 000 km de piste et pratiquement tout le tour du Gabon).

Sex-Ratio et émigration

Sur l'ensemble de l'Ogooué Ivindo : on a eu en 1951 34 713 h se répartissant ainsi

Hommes = 10 659

Femmes = 14 736

garçons = 44 953

filles = 4 365

et : Hommes = 30,70 %

Femmes = 42,4 %

garçons = 14,2 %

filles = 12,7 %

} Majorité des femmes sur les hommes

} Majorité des garçons sur les filles.

(voir figure 3)

En tout le sexe féminin (55,1 %) domine le sexe masculin (44,9 %). A quoi est dû ce renversement de tendance entre les

PYRAMIDE DES AGES

REGION DE L'OGOUE-IVINDO

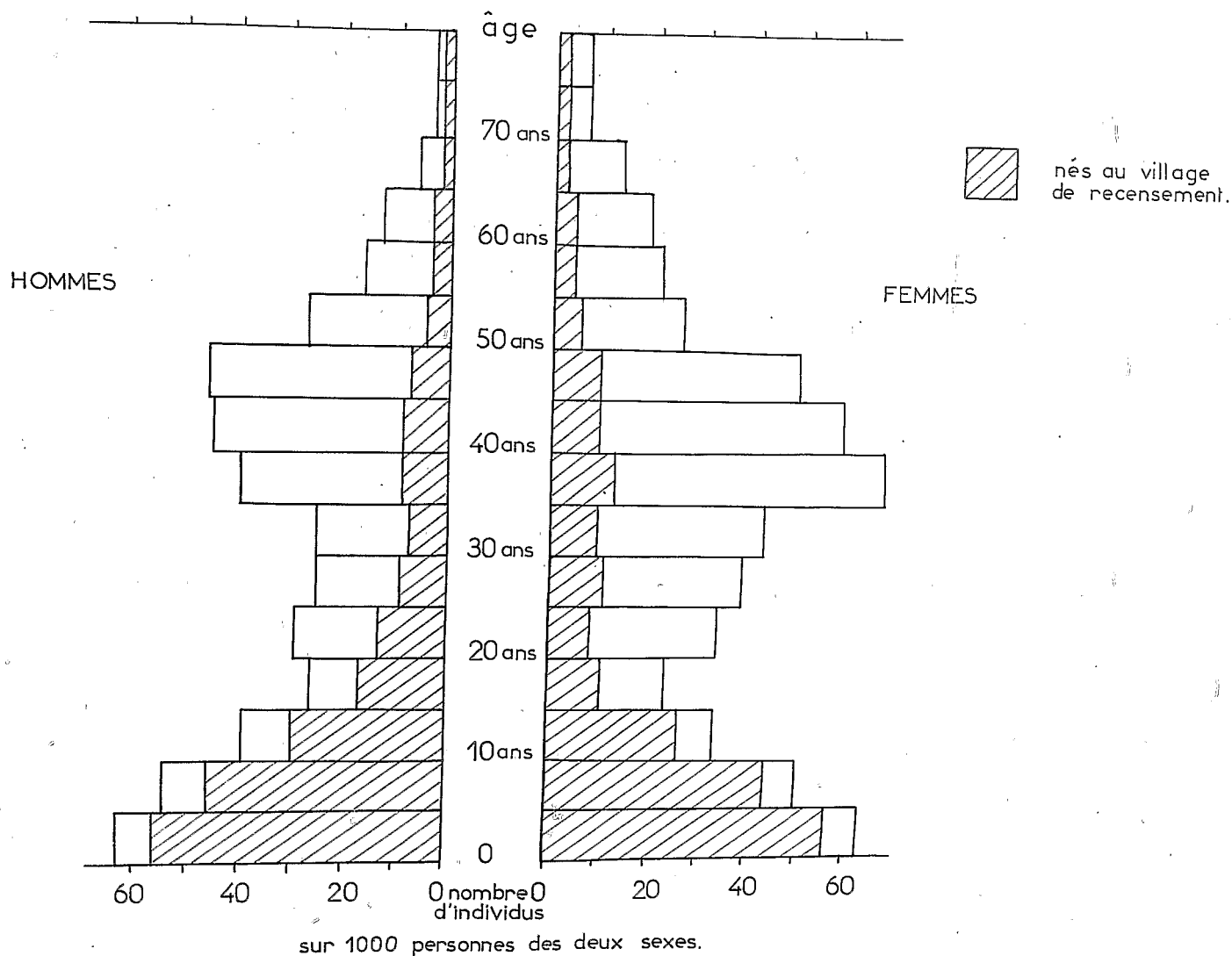


Figure 3 .

pourcentages Hommes et Femmes d'une part et garçons et filles de l'autre ? Exode massif des garçons ? Conservatisme plus marqué des femmes qui restent au village ? Ou mortalité plus forte des garçons jeunes ? Ces trois causes se combinent sans qu'il soit possible de déterminer laquelle est la plus importante.

Dans les villes on trouve les proportions inverses : il ya plus d'hommes que de femmes. En effet , on vient tenter sa chance, seul, sans se charger de la famille. Chez les Babinga (exode rural très faible) les pourcentages s'équilibrent :

Hommes = 25,90 %	
Femmes = 25,30 %	sexe Féminin 48,8 %
garçons = 25,30 %	sexe Masculin 51,2 %
filles = 23,5 %	

Le pourcentage général des enfants par rapport à la population totale est de 26,4 %. Chez les Mahongwé : 26,6 % ; les Bakota : 29,1 % ; les Bushamaye : 37,7 %.

Les Babinga (49,2 %) sont très prolifiques (cela joue un rôle dans leur alliance avec les Bungom). Ils étaient protégés autrefois des maladies vénériennes par leur relative endogamie mais aujourd'hui ce mal fait des ravages et ~~sa~~ ^{la} proportion ^{des individus sains} décroît pour s'aligner sur celles des autres peuples de la région.

Les villages

Des chiffres : Ogooué-Ivindo : 241 villages ou unités résidentielles se décomposant ainsi :

de 0 à 24 h	25 à 49 h	50 à 99 h	100 à 149 h	150 à 199 h
6	15	81	67	35
200 à 299 h	300 à 499 h	500 h et +		
25	12	1		

La plupart des villages compte entre 50 et 150 habitants (moyenne pour le Gabon 80 h). Cela reflète une situation économique et sociale déficiente - Cette atomisation indiscutable (ce qu'on appelle "village" est bien souvent une suite de hameaux séparés par 500 m ou 1 km de brousse - sans unité politique réelle), a subi des variations. On a essayé de grouper les villages pour y construire les bâtiments publics de première nécessité (école, dispensaire, service d'agriculture). Sous la contrainte les populations se sont groupées - on brûlait parfois les anciens villages pour obliger les gens à partir. Ainsi pour Mékambo on passe de 95 villages en 1950 à 63 en 1955. Mais dès que l'attention de l'administration s'est relâchée le nombre des "villages" a recommencé à remonter : 74 en 1959.

Ces unités résidentielles n'ont pas d'autonomie propre. Le chef de village est nommé par les Sous-Prefet (autrefois l'administrateur) mais il n'y avait pas à proprement parler de chefs dans les anciens villages. Il semble que chez les Bakota (majorité ethnique de cette région) la cellule sociale différentielle ait été le clan (ikaka). Au sein de celui-ci le "chef" était le plus âgé. Le chef de guerre, choisi pour sa bravoure et sa férocité, n'avait pas de pouvoir politique sur les siens : c'était un technicien spécialisé sans plus. Chaque chef de famille est maître chez lui et s'il y avait des alliances (mariages) elles pouvaient être dénoncées à tous moments. Dans les villages

anciens il y avait un conseil des aînés (les ba-kani), à la fois tribunal et gouvernement, aux fonctions assez vagues. A aucun moment il n'y eut de très grands villages organisés : les plus peuplés comptaient 200 à 300 habitants. Et cela est peut-être justement dû à l'éclatement ethnique et au brassage des tribus en but aux attaques des autres, à la bousculade continue qui a eu lieu aux XVIII^e et XIX^e siècles (auparavant il y a certainement eu d'autres mouvements mais le souvenir en a été perdu),

L'éclatement des structures sociales

Outre cette situation démographique défavorable on constate une déstructuration sociale poussée - L'Ogooué-Ivindo est peuplé essentiellement de Bakota, (6 % de la population totale du Gabon et 33 % dans la région) de Faï (31 % et 28%) de Bakwélé (3 % et 8 %) de Mahongwé (8 % dans la région), de Bungom (Akélé), de Saké, de Bushamaye, de Dambomo et de Mwesa -

Les Bakota et les Mahongwé, longtemps tenus pour étroitement apparentés, sont, nous le verrons, d'origines différentes. Mais ils ont un point commun, non seulement entre eux mais avec tous les autres peuples de l'Ogooué Ivindo, c'est leur déstructuration sociale et culturelle poussée.

Sans entrer dans le détail, disons qu'ils sont dans un état d'anarchie sociale, politique, religieuse et culturelle. Sociale, par le fractionnement sans frein des clans, la spéculation dans les mariages, la désorganisation des circuits matrimoniaux, la désagrégation des sociétés initiatiques ; politique, par le remplacement des chefs de famille par de pseudo-chefs de villages, la disparition des chefs de guerre et des

conseils d'anciens ; religieuse, par l'action proselytique des missions (destructrice du culte des ancêtres mais non de la sorcellerie) et celle des féticheurs, chasseurs de sorciers ; culturelle, par la disparition de l'art sculptural, l'abâtardissement des danses, et de la musique traditionnelle. La seule manifestation qui semble avoir résisté est la littérature orale - les contes et les proverbes -.

Un autre trait de cette société (bakota au sens large) est le relâchement des liens à la terre - Chaque village à ses plantations, à plus ou moins grande distance des cases mais on ne peut parler de terroir au sens européen du terme.

Chaque plantation (kuba) appartient à une femme. En réalité il n'y a pas de propriété véritable : le lopin de forêt défriché par le mari, est mis en valeur par la femme. Au bout de deux ou trois ans on abandonne la plantation de manioc, au bout de 5 à 10 ans celle de bananiers.

La femme jouit en toute liberté du revenu de sa "kuba". Mais si elle meurt celle-ci revient à la famille du mari, suivant le droit patriarcal. Après l'abandon d'une plantation on défriche un autre lopin de forêt et ainsi de suite.

Les plantations de cacao et café sont un cas particulier : les soins agricoles sont donnés par le mari aidé de sa femme et partant, les bénéfices sont partagés.

La notion de propriété peut-être évoquée à propos des anciens territoires de chasse et des marigots de pêche. En général il s'agit de portions de forêt très éloignées des villages

actuels (50 à 200 km), situés près des anciens hameaux abandonnés au cours de la migration. Ces territoires n'ont pas pu être reconstitués dans la région occupée aujourd'hui. La notion d'usufruit est peut être plus juste : l'homme exploite la forêt (pour cela il faut un minimum de règles juridiques - délimitation des parcelles, droit du premier arrivant, prêt d'usage -) sans la posséder réellement. Les zones vides sont si vastes qu'il semble inutile de s'approprier un morceau particulier qui va s'appauvrir très vite : on aime mieux se réserver le droit de bouger en évitant ainsi les charges de la propriété (entretien, gardiennage, "capital" immobilisé et non rentable).

Cela reflète le caractère de chasseurs-cueilleurs de ces populations. D'ailleurs la richesse ^{est} dans le nombre de femmes et d'enfants - en fait les "alliances" et liens matrimoniaux qui engendrent des prestations réciproques continues - et non dans la propriété foncière -. L'agriculture n'est pas d'origine, elle n'est que le produit d'une sédentarisation désormais obligatoire. D'où une confusion sensible dans le domaine des rapports de l'homme et de la terre.

Le passage de l'état de chasseur à l'état d'agriculteur s'est fait pratiquement sous nos yeux : la fixation aux emplacements actuels et définitifs, s'est opérée de la fin du XIX^e siècle aux années 30.

x

x

x

x
II.- Le peuplement de l'Est du Gabon

Les populations présumées originelles.

La préhistoire Gabonaise est encore au stade des premières trouvailles intéressantes (des recherches sérieuses sont menées depuis 1960) avec un grand nombre d'objets lithiques et quelque stratigraphies. Les principales régions ont été prospectées à l'occasion des travaux effectués dans les mines et sur les routes. En tout, à la fin de 1964 il y avait 127 stations préhistoriques repérées au Gabon.

Les premières études faites à partir de ce matériel permettent de dire que le peuplement du Gabon est très ancien, au moins 25.000 ans. Dans une première phase on a des niveaux sangoen, lupembiem et tshitolien, dans lesquels on trouve de lourds outils, pics, choppings toûls, bifaces, puis de plus fins, pointes et petits tranchets. Avec une certaine continuité on trouve ensuite un "mésolithique" avec des microlithes de silex (pointes, segments de cercle, éclats laminaires) ; puis un néolithique avec des outils polis (2). Ce qui est remarquable c'est la continuité des types d'outils anciens (pics, par exemple) qui perdurent jusqu'aux niveaux les plus récents en s'affinant progressivement.

L'emplacement de ces populations n'est pas très fixé par suite du manque de prospection systématique (la recherche au Gabon est particulièrement difficile du fait de la végétation et du climat) mais les gisements se répartissent tout de même selon certains axes fluviaux : Ogooué, Ngounié, Nyanga, Okano.

(2) Tous ces renseignements proviennent des articles de MM. FARINE et POMMRET in bulletin de la Soc. Préhist. et Protohis. Gabonaise, n° 1, 2, 3, 4, (1964 à 66).

Le "néolithique" Gabonais diffère absolument du néolithique européen car il n'implique ni agriculture (n'oublions pas que les Bakota actuels sont encore chasseurs, cueilleurs et que l'agriculture organisée essentiellement, n'apparut qu'avec les européens), ni poterie, ni vannerie. Il est seulement caractérisé par la pierre polie.

Les pygmées (post-néolithiques ?) seraient là, dans tout le Gabon depuis 1 000 ou 1 500 ans. Ce sont eux qui aujourd'hui apparaissent les plus adaptés à la grande forêt. Ce sont des Babinga. Leurs emplacements actuels (nord et est de Mékambo) sont des positions de refuge. Le plus souvent ils sont en symbiose avec les Bungom (ou Akélé). D'ailleurs ils parlent leur langue, ont emprunté leurs techniques et leurs coutumes (danses, société initiatiques) et leur cède leurs femmes en mariage.

Les Akélé se retrouvent un peu partout au Gabon. Du Chaillu les rencontre en 1856 près de la côte (3). Suivant les informations, recueillies par H. DESCHAMPS en 1961 (4) et les nôtres notées en 1965 (mon enquête a porté sur les seuls Bungom de Mékambo), on peut situer l'origine des Bungom de l'Ouest vers l'Ogooué à la hauteur de Boué. Là, sous la pression des Bakota, poussés par les Bakwélés et les Fañ ils se sont dispersés peu à peu les uns vers l'ouest et le sud ouest (Basse Ngounié et Mimongo), les autres vers le sud, vers Lastourville et les derniers vers le nord-est (en évitant l'Ivindo) vers Mékambo et le Congo.

(3) Du Chaillu, P., "Voyages et aventures dans l'Afrique Equatoriale", Paris, M. Levy Frères éd., 1863.

(4) Deschamps, H., "Traditions orales et Archives au Gabon : Les Berger-Levrault, Paris, 1962.

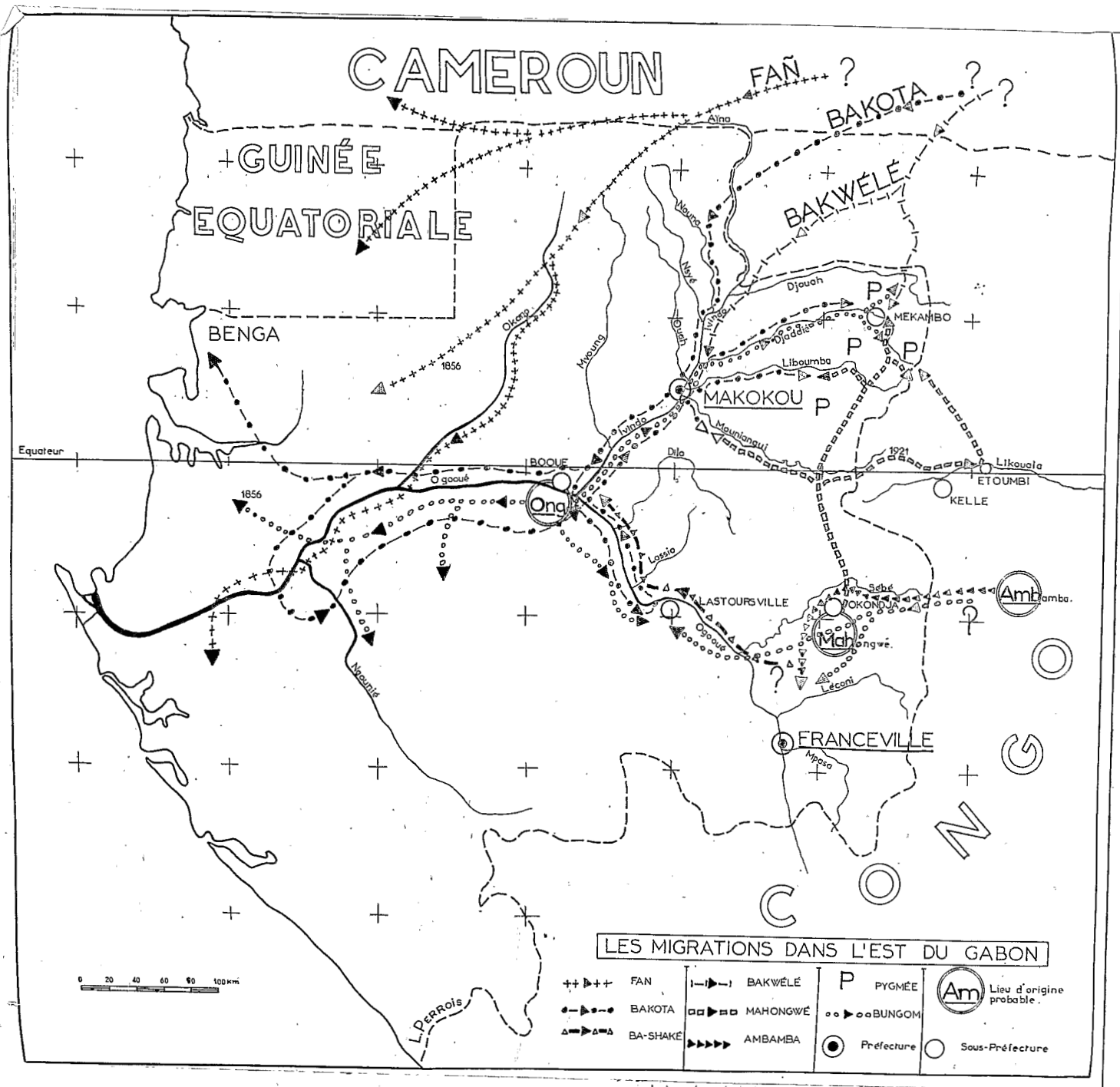


Figure 4 .

Un deuxième groupe Akélé serait venu de l'est à la latitude de Franceville, poussés par les Abamb^M, et ce sont les Mbahouin du Haut-Ogooué.

Les Migrations

Rappelons d'abord, en suivant Alexandre et Binet (3), que les Pahouins (Fañ) Boulou, et Beti) ont émigré dès la fin du XVIII^e d'une région orientale, située sur la rive droite la Sanaga au Cameroun. Ils furent chassés de cet habitat par une invasion qui est peut être celle des Fulbé d'Ousman dans Fodio (5) ou bien des Babouté (Watoré) et des Mboum fuyant devant ces mêmes Fulbé.

La migration s'est divisée en trois colonnes au Cameroun : les Fañ (~~Cajeta~~) en suivant l'Ivindo, les Boulou en allant vers l'ouest, les Ntoumou et les Fañ envahissant le nord Gabon vers Minvoul-Bitam.

Les Bakota ont des origines qui divergent suivant qu'on note les traditions de Makokou, de Mékambo ou d'ailleurs.

Suivant la tradition de Mékambo, les Bakota viennent de l'Ogooué. Depuis Boué, ils ont remonté l'Ivindo, la rivière de Makokou, pendant sept jours. Ils arrivent à la Djaddié, puis ils ~~ont~~ continué^{nt} vers le nord jusqu'à Mvadi. Ces Bakota avaient pour chefs Anangapeï, fils de Ndonga et Kazama, père de Zoli -

(5) Alexandre P. et Binet J. "Le groupe dit Pahouin : Fang Boulou, Beti". PUF Paris 1958.-

C'est après avoir dépassé la Djaddié qu'il y a eu la guerre de "Poupou" (Invasion des Bakwélé). Là (tradition de Makokou), ils ont été chassés vers le sud jusqu'à l'Ogooué. (4) Les Benga sont allés vers la côte (en fait ils devaient y être depuis déjà longtemps puisqu'en 1850 il était déjà bien établis au Cap Estérias). Puis il y a une troisième phase avec la guerre de Mekomba ou Mukamba, qui les a fait se disperser dans les vallées des affluents de gauche de l'Ivindo.

Malgré les contradictions de certaines traditions il semble qu'il y ait eu deux mouvements en sens inverse l'un de l'autre.

Un premier mouvement du nord-est au sud-ouest le long de l'Ivindo jusqu'à l'Ogooué, déclenché par la guerre du Poupou (invasion Bakwélé et Fañ Mekina de l'est). Ces Bakota sont peut être allés très loin, Ndjolé (selon Du Chaillu), Lastourville, Ngounié peut-être (tradition Mekambo), en tout cas, Libreville (Benga), puis sous la pression des autres Fañ du Woleu Ntem qui envahissent la vallée de l'Ogooué, ils sont revenus sur l'Ivindo, ont rencontré leur premiers ennemis et leur ont laissé le fleuve pour se réfugier dans les vallées des affluents et les montagnes de Mekambo (Mbengoué); plus récemment des Bakota de Lastourville (1930 à 1953) sont venus peupler le début de la piste du Boueni à Makokou.

D'ailleurs actuellement, l'Ivindo en amont de Makokou

(4) Deschamps H., "Traditions orales et Archives au Gabon" : Berger ~~Levrault~~, Paris, 1962.-
Levrault

est le domaine exclusif des Bakwélés, la région entre Ogooué et Ivindo est à majorité Faf Mekina et la zone Makokou Mékambo est exclusivement Bakota et apparentés.

Comme nous l'avons vu les Bakwélés sont entraînés avec le flot migratoire qui vient du nord-est. On les trouve actuellement au nord de Mékambo et sur l'Ivindo. Toutefois leur habitat principal se trouve au Congo, région de Souanké et Ouesso. Ils sont poussés par les Nzem et les Faf, subissent aussi la guerre de Pounou. Ils ont dû être pris entre les Bakota, et les Faf Mékina (~~Ovcha~~) pour être finalement dépassés par ceux-ci.

Les Shaké de Boué et de Lastourville se disent venir de la région d'Okondja par la vallée de l'Ogooué (6). D'autres font allusion à une venue du Haut-Ivindo - mais n'est-ce pas là une assimilation de leur propres traditions à celle des Bakota plus nombreux ? -.

Le pays d'origine des Mahongwé et des Bushamaye est limité au sud par la montagne Ngwadi na malongo (7) (entre Okondja et Lastourville) jusqu'au mont Bombongo. Ils ont passé la Sébé, la Didi, (Djidji), la Mouniangui, l'Ebandji, la Lodié, la Louia, la Liboumba - Ils ont pris deux chemins : la piste du Boueni vers Makokou et la piste du nord d'Okondja jusqu'au Demi-Pays et Mékambo - Ils ont eu des guerres avec les Abamba, pour les

(6) DESCHAMPS, H., *ibid.*

(7) Mentionnée aussi par les Shaké in DESCHAMPS, H., *ibid.*

questions de femmes. En 1919 les Blancs leur font la guerre pour les obliger à exploiter le caoutchouc. Ils sont alliés aux ^{MA}Abamba, Shaké et Dambomo (Les Bakota n'y sont pas mêlés). Leur habitat, à cette époque, se situe entre la Louisa et la Iodié - Les villages - par exemple Lambaluma, Zocodilanda, Ebombo - sont près des rivières.

Ils sont fortifiés et regroupés dans des positions défensives.

Vers 1921-1925, il ya une grande famine qui pousse les Mahongwé à se disperser, surtout vers le Congo (Etoombi, Kellé). Certains reviendront sur la piste du Congo (Mekambo) dans la décennie suivante. Aujourd'hui il y en a des deux côtés de la frontière mais l'esprit nationaliste est plus fort que l'esprit tribal et les Mahongwé du Gabon sont avant tout gabonais.

Les Bushamaye, très étroitement liés aux Mahongwé viennent des mêmes régions. Ils ont occupé la route du Boueni vers Makokou. Toutes ces populations ont un corpus de coutumes similaires : patrilineaires et virilocales, ces sociétés valorisent le culte des ancêtres, ont des associations initiatiques, pratiquent la circoncision et ont une abondante littérature orale.

Il est à remarquer qu'au Gabon les sociétés patrilineaires et matrilineaires se repartissent de part et d'autre d'une ligne qui va d'ouest en est, du nord du delta de l'Ogooué jusqu'aux monts Du Chaillu puis jusqu'à l'Ogooué et qui suit la Sébé à l'est.

x

x

x

III.- Conséquences des migrations

Les populations de l'Ogooué Ivindo dans la situation sociale et démographique précaire qu'on a vu sont toutes (hormis *peut-être* les pygmés) de sociétés chassées de leur habitat d'origine.

Personne n'était là pour nous décrire l'état des Bakota ou des Bakwélé avant le XIX^e siècle, aussi sommes nous obligés d'imaginer ce qu'il était d'après la tradition orale - C'est ainsi qu'on admet qu'au XVII^e ou au XIX^e siècle, ceux qui aujourd'hui nous apparaissent comme destructurés et acculturés (acculturation par rapport à la civilisation occidentale), possédaient une pureté culturelle relative (pureté culuturelle "Africaine" s'entend car les mélanges inter-ethnique ont eu lieu depuis les origines).

La fin des migrations et la fixation définitive sur les territoires actuels a mis au jour les traumatismes profonds qui se sont produits.

Faut-il en chercher la cause dans l'arrêt même des mouvements migratoires (les guerres ne faisant qu'accélérer les mouvements naturels d'une population habituée à bouger pour la recherche des terrains de chasse) ? Cette sédentarisation brusque dans une région étrangère aurait joué en faveur de l'éparpillement et de l'éclatement des clans, favorisé les guerres

Interminables entre des tribus toutes lésées et rompu l'équilibre initial des tribus, fait d'une mobilité limitée à une aire territoriale reconnue ? J'opterai plutôt pour cette seconde hypothèse. La poussée Faà est une conquête, rapide, guerrière et meurtrière - pas de prisonniers - et non un mouvement limité -

Le contrecoup de cette avance étrangère a dû précipiter un processus de destruction qui serait intervenu tôt ou tard.

2.- Conséquences détaillées.

Une des conséquences de ces bouleversements est une hiérarchie très stricte des ethnies entre elles. Elle influence très fortement les comportements individuels, les relations matrimoniales, ainsi que la vie économique et politique.

Au bas de l'échelle sont les Bakola, les pygmées Babinga, les "barbares", considérés comme des hommes de l'espèce la plus vile.

Ils sont méprisés par tous. D'ailleurs peut-on même leur attribuer le nom d'homme puisqu'ils ne sont pas astreint à l'impôt ? C'est là la preuve suprême que tous les autochtones fournissent. On s'est d'ailleurs servi de ce mépris pour obliger les autres à payer leurs taxes en les menaçant de les considérer comme des pygmées !

Au dessus sont les Bungom, soumis à tous mais maître ou "propriétaire" des pygmées. On trouve des Bungom dans tous les villages. Les autres ethnies choisissent volontiers une deuxième femme chez eux. Malgré une certaine suspicion à leur égard, on les a admet des postes importants : Chefs de village, chefs de canton, assesseurs au tribunal. Ils ont plus vite pactisé avec l'occupant européen comme ils l'ont toujours fait à l'égard de leurs ennemis locaux. Ce sont les seuls qui sont amis des Fañ .

Ils sont d'ailleurs amis de tous et c'est ce qui fait leur force. Les vrais Bungom parle une langue bien caractérisée, différente des autres. Mais beaucoup ne sont que Mbanaongon ("enfants de Bungom") c'est-à-dire métis de Mahongwé ou Bakota et de Bungom (c'est presque toujours la femme qui est Bungom). C'est une sorte de réserve matrimoniale. Les filles de cette ethnies sont en effet appréciées pour leur fécondité.

A égalité, viennent ensuite les Bakota et les Mahongwé, véritable tenants du pays. La considération mutuelle s'exprime par l'échange généralisé des femmes, bien que les Bakota épousent plus facilement des femmes Mahongwé que l'inverse.

Il semble que les Mehongwé soit plus conservateurs, parce que plus à l'écart. En fin de compte ce sont les gardiens des traditions du groupe ikota tout entier.

Les Bakwélé et les Fân sont à part. Les Fân parce qu'étrangers et conquérants. Ils sont craints et pour cela on évite d'avoir affaire avec eux. Les mariages entre des individus de peuples, Fân et tous les autres sont très rares. En tout cas jamais une famille fân ne donnera une femme en mariage à un Bakota. Les Bakwélé, étrangers aussi, de langue très différente, sont admis mais non adoptés. Ce n'est pas leur fait pays et on leur fait sentir.

Un fait remarquable est la symbiose, que d'aucuns nomment esclavage (8) ou relation de clientèle (9) entre les pygmées d'une part et les Bakota et Bungom d'autre part. Les villages pygmées sont maintenant sur le bord des pistes - du moins les villages "officiels" car ils ont aussi des campements de chasse à plusieurs jours de marche des lieux habités dans lesquels ils restent souvent longtemps -, mais toujours à proximité d'un village à majorité Bungom. Ils parlent la langue Bungom avec toutefois des mots spécifiques qu'on n'a pas pu encore déterminer pour savoir s'il existait une langue pygmée originelle.

Toutefois il est sûr que les Bakola ont à leur dispo-

(8) BIFFOT, L., "Connaissance et compréhension des populations rurales du nord-est du Gabon," ORSTOM, Paris, 1965.

(9) DESCHAMPS, H., *ibid.*

tion tout un vocabulaire botanique comme les Bibayas du Cameroun (10). Les coutumes sont également empruntées : danses, initiations, religion se retrouvent chez les Bakota, les Mahongwé et les Bungom.

Les coutumes mêmes ont subi les conséquences de ce brassage ethnique. Bakota et Mahongwé se sont emprunté maints traits culturels. Comme au point de vue linguistique, ce sont surtout les premiers qui ont utilisé et adopté les coutumes des seconds.

Le rituel de la circoncision, quoique similaire, est bien plus complet chez les Mahongwé que chez les Bakota. L'observance des habitudes anciennes est plus stricte. Aussi les Bakota reprennent-ils, quand ils ont le souci de réaliser une belle circoncision, les rites Mahongwé : par exemple le candidat ikota, mboni, avait les yeux bandés au moment de l'opération, tandis que le jeune Mahongwé doit regarder fixement le circonciseur, nganga, sans ciller des paupières. Aussi ces derniers se moquaient-ils de ces pauvres Bakota sensibles à la douleur en une telle circonstance ; devant cette honte le mboni doit désormais faire comme son camarade Mahongwé et regarder le couteau sans frémir. L'émulation a joué ici dans le sens de l'uniformisation des rites d'une des plus importantes institutions sociales.

Le culte des ancêtres, serait aussi d'origine Mahongwé.

(10) LETOUZEY, R., "Denominations pygmées de quelques arbres et arbustes forestiers Camerounais", Journal d'Agric. Tropicale et de Botanique appliquée, T.XI, n° II, Octobre-Novembre 1964.

H. DESCHAMPS (II) mentionnent que les Shaké achetaient leur figures de cuivres aux Ambamba, ce qui peut laisser supposer que les rites qui y sont attachés (sinon les croyances profondes) ont été aussi empruntés. De vieux Bakota m'ont affirmé qu'autrefois il n'y avait pas de culte des morts, qu'on ne gardait pas les os de ancêtres pour les prier. Pudeur excessive ou fond de vérité, je ne sais. Mais les Mahongwé reconnaissent, quant à eux, l'ancienneté de ce culte chez eux. Si les Bakota ont adopté un culte Mahongwé, ils ont négligé d'emprunter l'art qui y est attaché. Les figures de bois et de laiton, dites "naje" dans les livres d'art nègre, ne se trouvent que chez les Mahongwé.

Tous leurs voisins reconnaissent qu'ils ont l'apanage de ce style abstrait à l'excès si beau de forme. Les Bakota rendent un culte au Mbwété qui est seulement un panier rempli d'ossements et de fétiches (poudres, ongles, poils, herbes...).

La diffusion des motifs sculpturaux Bakwélé chez les Mahongwé est reconnue par les intéressés eux-mêmes. L'utilisation des courbes, de la forme en coeur, de la polychromie vient du goût des artisans pour l'art de ces étrangers. On a là un exemple, sinon une preuve, du goût artistique de ces gens qui savent apprécier comme nous ce qui est beau et harmonieux.

x

x

x

(II) DESCHAMPS H., ibid.

Les projets du chemin de fer Owendo-Belinga qui doivent se concrétiser dans les dix années à venir vont modifier, dans un sens positif, la situation actuelle.

L'ouverture d'une véritable voie de communication avec l'extérieur va offrir des débouchés économiques, favoriser les échanges, et augmenter le niveau de vie des autochtones. Le danger, qui n'est pas à sous-estimer, est la possibilité d'une émigration massive vers l'ouest, le rêve de tous étant de travailler à Libreville. Il y a là une question de maturité civique et il faudra beaucoup parlementer pour persuader les jeunes Bakota et Mahongwé qu'il est de leur intérêt comme de celui de leur pays, qu'ils demeurent chez eux pour travailler.

L'introduction d'une population ouvrière - le chemin de fer, les mines - peut aussi favoriser l'essor véritable d'une agriculture de subsistance - produits vivriers surtout - à côté des cultures actuelles, café et cacao -. Le phénomène de la concurrence contribuera à favoriser le développement d'un véritable marché agricole.

Bien sûr, l'acculturation déjà avancée des ethnies de l'est gabonais s'accélérera au rythme de ce progrès. Alors l'ethnologue laissera la place au sociologue comme partout ailleurs dans l'Afrique en marche.